



Symbole des gauches radicales, au pluriel : Syriza, dont le pire ennemi est le Parti communiste grec.

« L'EXTRÊME GAUCHE HISTORIQUE SE FAIT RARE »

Dans un ouvrage consacré aux « gauches radicales », le politologue Pascal Delwit (ULB) analyse l'évolution des partis européens à la gauche de la social-démocratie.

ENTRETIEN : LAURENCE VAN RUYMBEKE

Vous parlez de gauche radicale, et non d'extrême gauche. Pourquoi ?

Les gauches radicales, c'est le terme qui constitue le plus petit commun dénominateur pour appréhender des réalités historiquement différentes à gauche, qui ont évolué dans le temps et sont encore très diverses aujourd'hui. Aujourd'hui, l'extrême gauche historique existe encore, mais c'est un mouvement relativement limité. Dans l'histoire de la gauche, l'extrême gauche fait surtout référence aux courants les plus hostiles au parlementarisme et à l'action institutionnelle. Ce sont des courants que Lénine avait lui-même qualifiés de gauchistes. Dans un deuxième temps, l'extrême gauche a surtout référé

aux dissidences du mouvement communiste : le trotskisme dès les années 1930 et le maoïsme dans les années 1960, au moment de la rupture entre la Chine et l'Union soviétique. Donc, en vertu de ces deux références historiques, ce qu'on étudie quand on se penche sur ce qui se trouve à la gauche de la social-démocratie, ce n'est pas essentiellement de l'extrême gauche mais ce sont des choses différentes qui, dans une large mesure, n'ont qu'un rapport distant au mouvement communiste au ^{xx}e siècle.

La gauche radicale ne présente donc pas qu'un seul et même profil ?

Non. Certains partis gardent des relations idéologiques, rhétoriques, émotionnelles et programmatiques avec le mouvement communiste ou ses dissidences et affirment toujours la révolution socialiste comme objectif, dans une rhétorique très proche du mouvement communiste. C'est ce qu'on retrouve le plus au sein des partis communistes grec et portugais. C'est, dans une certaine mesure, le cas du PTB en Belgique qui ne vient pas du mouvement communiste mais d'une contestation maoïste du mouvement communiste. Puis, vous avez des partis issus du PC mais qui, aujourd'hui, n'ont plus du tout ce rapport au mouvement communiste du ^{xx}e siècle, mais sont plutôt des partis aiguillons de la social-démocratie. Ils portent

de nouvelles thématiques comme l'égalité hommes-femmes ou l'environnement. C'est le cas en Suède ou en Finlande, avec le Parti de gauche et l'Alliance de gauche. Certaines de ces formations trouvent qu'il est inapproprié de les qualifier de « gauche radicale ». Elles espèrent exercer le pouvoir ou l'exercer. Et s'inscrivent sans ambiguïté dans le cadre de la démocratie représentative. Ce sont de « gentils » partis de gauche, à la gauche de la social-démocratie. Enfin, d'autres sensibilités essaient de se profiler comme des partis modernes, même des partis communistes. En France, le PC n'a plus de référence à l'Union soviétique, et pas vraiment de référence au mouvement communiste. En interne, il semble difficile à ces structures de changer de nom mais c'est un nom symbole qu'on conserve pour éviter des problèmes. Dans les faits, on est loin de l'idée d'une révolution socialiste avec un soutien inconditionnel à l'Union soviétique.

Qualifieriez-vous le PTB de parti d'extrême gauche, selon votre définition ?

C'est un cas compliqué. Il n'arrête pas de dire qu'il n'est pas d'extrême gauche, systématiquement. Pour ses membres, il y a une dimension politique et symbolique à ne pas être qualifié de la sorte. Elle s'inscrit dans leur logique communicationnelle nouvelle, fixée sur des choses du quotidien et pas sur un projet qui n'est pas expliqué publiquement. Historiquement, ce parti appartenait à l'extrême gauche mais il ne l'est plus aujourd'hui. Il a certes évolué sur le fond et dans sa communication, sans toutefois jamais marquer formellement cette rupture. Il faut noter les sujets dont on ne parle pas aux derniers congrès du PTB. Sur le rapport historique à la Chine et à l'Union soviétique, sur Pol Pot, à aucun moment, le PTB ne dit s'être trompé ni ne présente ses positions. Le discours est beaucoup plus emballé et évasif. Le PTB tient un double discours, en fonction des publics auxquels il s'adresse. Ça entretient la difficulté de l'apprécier correctement. Ce parti est aussi présent à des réunions internationales où siègent des partis d'extrême gauche orthodoxes. Les journalistes n'y sont jamais invités alors qu'ils le sont à ManiFiesta et aux conférences de presse de Raoul Hedebouw.

Le changement évoqué n'est-il donc que de façade ?

Je suis de ceux qui considèrent que la dynamique et le nouveau statut électoral et politique du parti l'ont changé sur le fond. Jusqu'à quel point ? C'est une question complexe, même pour



HATIME KAGHAVI/ID PHOTO AGENCY

Pascal Delwit : « Je suis de ceux qui considèrent que la dynamique et le nouveau statut électoral et politique du PTB l'ont changé. Mais jusqu'à quel point ? »

ses membres. Dans leurs discours à la Chambre, on ne trouve plus que deux catégories de choses : la taxe des millionnaires et le *clashage* systématique, par Raoul Hedebouw, du Premier ministre Charles Michel. C'est un discours simpliste. Mais si vous regardez le programme du PTB, il n'a rien de révolutionnaire. Il est foncièrement social-démocrate. Il est construit sur la base de ce que le parti croit que les citoyens attendent. En creux, le rapport du PTB aux institutions et à la démocratie est intéressant. Dans les interviews de ses élus, il y a toujours une forme d'approche du travail institutionnel aux confins du dénigrement. Le Parlement leur sert de tribune. Pour le PTB, tout se passe dans et par le mouvement social, hypervalorisé, et ce n'est pas au Parlement que les choses se font. Ce qui nous rapproche de la définition historique de l'extrême gauche.

Pourquoi le PTB tient-il tant à ne pas être associé à l'extrême gauche ?

Je pense que ses membres le vivent comme disqualifiant, notamment à l'égard de certains publics, et comme un problème de parallélisme avec l'extrême droite. Jusqu'à leur mue communicationnelle, peu de gens avaient fait le rapprochement. Depuis quelques mois, c'est beaucoup plus le cas dans la presse et dans le monde politique. Bart De Wever, qui se réjouissait jusqu'il y a peu de la montée du PTB parce qu'elle affaiblissait le PS, fait désormais systématiquement le parallèle entre le PTB et l'extrême droite. En partie pour disqualifier une alliance potentielle avec le PTB.

L'extrême gauche et l'extrême droite sont-elles comparables ?

Pour une partie de l'opinion, ces deux extrêmes sont aussi problématiques l'une que l'autre. Mais l'extrême droite radicale suscite plus d'hostilité pour l'instant que l'extrême gauche.

Quel critère essentiel les distingue ?

Le rapport à l'égalité, et pas seulement sur le plan socio-économique. L'extrême droite est structurellement et organiquement inégalitaire, alors que la gauche radicale est tendanciellement égalitaire, y compris dans le rapport à l'autre.

L'axe gauche - droite se déplace-t-il ?

La gauche et la droite sont intimement liées. S'il y a des mouvements à gauche, il y en a forcément à droite et inversement. Ensuite, ça dépend sur quelles questions. Dans certains pays, on observe que quand des partis socialistes sont au pouvoir, ils ouvrent grand la porte aux mouvements de la gauche radicale. C'est le cas en Grèce, où le Pasok a fait le nid de Syriza, et en Espagne, où le PSOE a ouvert un boulevard à Podemos. Mais ce n'est pas toujours comme cela. En Belgique, le PS n'est pas moins à gauche qu'avant. Il est même plus à gauche, sur certains sujets non socio-économiques. Mais il doit composer avec une forte droitisation du paysage politique en Flandre, contexte qui lui est plus défavorable qu'avant. ♦

Les Gauches radicales en Europe. ^{xx}e-^{xx}e siècles, par Pascal Delwit, éd. de l'ULB, 2016, 656 p.